FEUILLETON DU 9 JANVIER — N° 28

LA DAME DE MONSOREAU

par Alexandre **DUMAS**

XII

Comment Bussy retrouva à la fois le portrait et l'original

Et la femme qui parlait d'une façon si ferme souffla dans un petit sifflet d'argent qui rendit un son aigu et prolongé.

C'était la manière dont on appelait les domestiques, à cette époque où les sonnettes n'étaient point encore inventées.

Au même instant la porte par laquelle était entré Bussy s'ouvrit de nouveau et donna passage à la suivante de la jeune femme : c'était une grande et vigoureuse fille d'Anjou, qui paraissait attendre cet appel de sa maîtresse et qui, l'ayant entendu, se hâtait d'accourir.

Elle entra dans le salon, et, en entrant, elle ouvrit la porte.

Un jet de lumière pénétra dans la chambre où était Bussy, et entre les deux fenêtres il reconnut le portrait.

— Gertrude, dit la dame, vous ne vous coucherez point, et vous vous tiendrez toujours à la portée de ma voix.

La femme de chambre se retira, sans répondre, par le même chemin qu'elle était venue, laissant la porte du salon toute grande ouverte, et par conséquent le merveilleux portrait éclairé.

Pour Bussy, il n'y avait plus de doute : ce portrait, c'était bien celui qu'il avait vu.

Il s'approcha doucement pour coller son œil à l'ouverture que l'épaisseur des gonds laissait entre la porte et la muraille ; mais si doucement qu'il marchât, au moment où son regard pénétrait dans la chambre, le parquet cria sous son pied.

A ce bruit, la femme se retourna ; c'était l'original du portrait, c'était la fée du rêve.

L'homme, quoiqu'il n'eût rien entendu, en la voyant se retourner, se retourna aussi.

C'était le seigneur de Monsoreau.

— Ah ! dit Bussy, la haquenée blanche... la femme enlevée... Je vais sans doute entendre quelque terrible histoire.

Et il essuya son visage, qui spontanément venait de se couvrir de sueur.

Bussy, nous l'avons dit, les voyait tous deux, elle pâle, debout et dédaigneuse.

Lui assis, non point pâle, mais livide, agitant son pied impatient et se mordant la main.

— Madame, dit enfin le seigneur de Monsoreau, n'espérez pas continuer longtemps avec moi ce rôle de femme persécutée et victime ; vous êtes à Paris, vous êtes dans ma maison ; et de plus, vous êtes maintenant la comtesse de Monsoreau, c'est-à-dire ma femme.

— Si je suis votre femme, pourquoi refuser de me conduire à mon père ? pourquoi continuer de me cacher aux yeux du monde ?

— Vous avez oublié le duc d'Anjou, Madame.

— Vous m'avez affirmé qu'une fois votre femme, je n'avais plus rien à craindre de lui.

— C'est-à-dire...

— Vous m'avez affirmé cela.

— Mais encore, Madame, faut-il que je prenne quelques précautions.

— Eh bien ! Monsieur, prenez ces précautions, et revenez me voir quand elles seront prises.

— Diane, dit le comte au cœur duquel la colère montait visiblement, Diane, ne faites pas un jeu de ce lien sacré du mariage. C'est un conseil que je veux bien vous donner.

— Faites, Monsieur, que je n'aie plus de défiance dans le mari, et je respecterai le mariage !

— Il me semblait cependant avoir, par la manière dont j'ai agi envers vous, mérité toute votre confiance.

— Monsieur, je pense que dans toute cette affaire, mon intérêt ne vous a pas seul guidé, ou que s'il en est ainsi, le hasard vous a bien servi.

— Oh ! c'en est trop, s'écria le comte ; je suis dans ma maison, vous êtes ma femme, et dût l'enfer vous venir en aide, cette nuit même vous serez à moi.

Bussy mit la main à la garde de son épée, et fit un pas en avant ; mais Diane ne lui donna pas le temps de paraître.

— Tenez, dit-elle en tirant un poignard de sa ceinture, voilà comme je vous réponds.

Et bondissant dans la chambre où était Bussy, elle referma la porte, poussa le double verrou, et tandis que Monsoreau s'épuisait en menaces, heurtant les planches du poing :

— Si vous faites seulement sauter une parcelle de bois de cette porte, dit Diane, vous me connaissez, Monsieur, vous me trouverez morte sur le seuil.

— Et soyez tranquille, Madame, dit Bussy en enveloppant Diane de ses bras, vous auriez un vengeur.

Diane fut près de pousser un cri ; mais elle comprit que le seul danger qui la menaçât lui venait de son mari. Elle demeura donc sur la défensive, mais muette ; tremblante, mais immobile. M. de Monsoreau frappa violemment du pied ; puis convaincu sans doute que Diane exécuterait sa menace, il sortit du salon en repoussant violemment la porte derrière lui. Puis on entendit le bruit de ses pas s'éloigner dans le corridor et descendre dans l'escalier.

— Mais vous, Monsieur, dit alors Diane en se dégageant des bras de Bussy et en faisant un pas en arrière, qui êtes-vous et comment vous trouvez-vous ici ?

— Madame, dit Bussy en rouvrant la porte et en s'agenouillant devant Diane, je suis l'homme à qui vous avez conservé la vie. Comment pourriez-vous croire que je suis entré chez vous dans une mauvaise intention, ou que je forme des desseins contre votre honneur ?

Grâce au flot de lumière qui inondait la noble figure du jeune homme, Diane le reconnut.

— Oh ! vous ici, Monsieur ! s'écria-t-elle en joignant les mains ; vous étiez là, vous avez tout entendu ?

— Hélas ! oui, Madame.

— Mais, qui êtes-vous ? votre nom, Monsieur ?

— Madame, je suis Louis de Clermont, comte de Bussy.

— Bussy, vous êtes le brave Bussy ! s'écria naïvement Diane, sans se douter de la joie que cette exclamation répandait dans le cœur du jeune homme. Ah ! Gertrude, continua-t-elle en s'adressant à sa suivante, qui, ayant entendu sa maîtresse parler avec quelqu'un, entrait tout effarée ; Gertrude, je n'ai plus rien à craindre, car à partir de ce moment, je mets mon honneur sous la sauvegarde du plus noble et du plus loyal gentilhomme de France.

Puis, tendant la main à Bussy :

— Relevez-vous, Monsieur, dit-elle, je sais qui vous êtes ; il faut que vous sachiez qui je suis.

XIII

Ce que c'était que Diane de Méridor

Bussy se releva tout étourdi de son bonheur, et entra avec Diane dans le salon que venait de quitter M. de Monsoreau.

Il regardait Diane avec l'étonnement de l'admiration ; il n'avait pas osé croire que la femme qu'il cherchait pût soutenir la comparaison avec la femme de son rêve, et voilà que la réalité surpassait tout ce qu'il avait pris pour un caprice de son imagination.

Diane avait dix-huit ou dix-neuf ans, c'est-à-dire qu'elle était dans ce premier éclat de la jeunesse et de la beauté qui donne son plus pur coloris à la fleur, son plus charmant velouté au fruit ; il n'y avait pas à se tromper à l'expression du regard de Bussy ; Diane se sentait admirée, et elle n'avait pas la force de tirer Bussy de son extase.

Enfin elle comprit qu'il fallait rompre ce silence qui disait trop de choses.

— Monsieur, dit-elle, vous avez répondu à l'une de mes questions, mais point à l'autre : je vous ai demandé qui vous êtes, et vous me l'avez dit ; mais j'ai demandé aussi comment vous vous trouvez ici, et à cette demande vous n'avez rien répondu.

— Madame, dit Bussy, aux quelques mots que j'ai surpris de votre conversation avec M. de Monsoreau, j'ai compris que les causes de ma présence ressortiraient tout naturellement du récit que vous avez bien voulu me promettre. Ne m'avez-vous pas dit de vous-même tout à l'heure que je devais savoir qui vous étiez.

conter, répondit Diane : votre nom à vous m'a suffi pour m'inspirer toute confiance.

— Oh ! oui, comte, je vais tout vous raconter. Votre nom, je l'ai entendu souvent redire comme le nom d'un homme de courage, à la loyauté et à l'honneur duquel on pouvait tout confier.

Bussy s'inclina.

— Par le peu que vous avez entendu, dit Diane, vous avez pu comprendre que j'étais la fille du baron de Méridor, c'est-à-dire que j'étais la seule héritière d'un des plus nobles et des plus vieux noms de l'Anjou.

— Il y eut, dit Bussy, un baron de Méridor qui, pouvant sauver sa liberté à Pavie, vint rendre son épée aux Espagnols lorsqu'il sut le roi prisonnier, et qui, ayant demandé pour toute grâce d'accompagner François Ier à Madrid, partagea sa captivité, et ne le quitta que pour venir en France traiter de sa rançon.

— C'est mon père, Monsieur, et si jamais vous entrez dans la grande salle du château de Méridor, vous verrez, donné en souvenir de ce dévouement, le portrait du roi François Ier de la main de Léonard de Vinci.

— Ah ! dit Bussy, dans ce temps-là les princes savaient récompenser leurs serviteurs.

— A son retour d'Espagne, mon père se maria. Deux premiers enfants, deux fils, moururent. Ce fut une grande douleur pour le baron de Méridor, qui perdait l'espoir de se voir revivre dans un héritier. Bientôt le roi mourut à son tour, et la douleur du baron se changea en désespoir ; il quitta la cour quelques années après et vint s'enfermer avec sa femme dans son château de Méridor. C'est là que je naquis comme par miracle, dix ans après la mort de mes frères.

(A suivre.)

Incandescence par le Gaz
16 rue du Curé, ROUBAIX

NOUVEAU BEC AUER à brûleur intensif. Bénéficient d'un pouvoir éclairant supérieur à ceux des autres systèmes.

LAMPE INTENSIVE AUER donnant de 500 à 600 bougies. A. 503.

Plus d'oppressions ni
ASTHME
M. L. BRUNEAU, pharmacien, à Lille, 71, rue Nationale, envoie *Gratis et Franco* UNE BOITE D'ESSAI de
Poudres et Cigarettes
ESCOUFLAIRE
avec nombreux certificats de guérisons.
Se trouve dans toutes LES PHARMACIES
A. 504.

PRÊT Argent sur signat. long terme. *Société Industrielle*, 83, r. Lafayette, Paris (25e ann.). *Ne pas confondre.* A. 582.

UNE REVOLUTION
dans l'art de guérir
les maladies d'estomac, d'intestins, les migraines, les névralgies, le diabète et l'albuminerie
MÉTHODE
sans médicaments et sans régime à suivre
par
P. MAURIES
Capitaine d'Infanterie en retraite, Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier d'Académie, Lauréat de la Société Nationale d'encouragement au bien.
Un volume : 2 fr.
Par poste, 2 fr. 10
S'adresser à la librairie du *Réveil du Nord*, à Lille.
A. 518.

Remède facile à prendre contre le **VER SOLITAIRE**, rejet du Ver **AVEC LA TETE**, (résultat garanti), **10 fr.**
Le remède est rendu **pour rien** en cas d'insuccès.
Emulsion à l'huile de foie de morue pure et aux hypophosphites
2 fr. 75 le litre. — 2 fr. 50 par 6 litres
LES
ORDONNANCES MEDICALES
sont exécutées à la **Pharmacie F. Gerreth, 15, rue du Chemin de Fer, ROUBAIX** (ne pas confondre avec la rue de la Gare), **AU MEILLEUR MARCHE QU'IL SOIT POSSIBLE**, tout en tenant **scrupuleusement compte** de la **QUALITÉ** et de la **QUANTITÉ** des médicaments. **COMME GARANTIE** pour le **docteur** et le **client** tous les produits sortant de la **pharmacie F. Gerreth** sont **cachetés à la cire** avec **CACHET DE GARANTIE.**
BRONCHITE - OPPRESSION - ASTHME
Soulagement **immédiat**, guérison **rapide**, par les **Pilules Antiasthmatiques F. GERRETH**, 15, rue du Chemin-de-Fer, Roubaix. — Supérieures aux poudres qui ne soulagent que momentanément. Essayez : un seul flacon suffit. **4 fr. 50** le flacon.
Concessions à tous les fonctionnaires et aux malheureux
A. 504.

Vient de paraître MANUEL Vient de paraître
SUR LE
NOUVEAU REGIME des BOISSONS
En ce qui concerne LA RÉGIE
Par P. BOUDON et A. BONET
2 fr. 50 ; franco par poste, 2 fr. 85
EN VENTE à la Librairie du *Réveil du Nord*, 44, rue de Béthune, Lille et chez tous nos dépositaires.

CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE
Fondée le 1er Juin 1895
Directeur : J. DEVOGELE, Propriétaire et Fondateur
Rue Ampère, 63,
CANTELEU-LAMBERSART (Près Lille)
La CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE est une œuvre de bienfaisance pour l'encouragement à l'économie procurant à tous la chance de gagner **7.500** ou **5.000** francs tous les mois avec 5 francs par mois.
Il n'y a pas d'avantage plus grand dans l'univers.
Après chaque tirage, tout Souscripteur qui n'a pas gagné, a la liberté de se faire rembourser les sommes versées, conformément à l'article premier des Statuts.
Demander les Statuts, ou envoyer nom et adresse accompagnés de 2 fr. 50 en timbres ou mandat.
R. E. 512.

LE MONITEUR DE LA MODE
paraissant tous les Samedis
20 PAGES GRAND FORMAT
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS ARTISTIQUE DES JOURNAUX DE MODES
CONTIENT :
PLUS DE MODÈLES NOUVEAUX
PLUS DE TRAVAUX À L'AIGUILLE
PLUS DE LITTÉRATURE
PLUS DE RECETTES DE CUISINE
PLUS DE RENSEIGNEMENTS
QU'AUCUN AUTRE
3 MOIS : 4 francs — UN AN : 14 francs
EDITION 2 : contenant une Gravure coloriée et un Patron découpé dans les 2e, 3e et 4e Nos.
3 MOIS : 8 fr. 50 — UN AN : 28 francs
ABEL GOUBAUD, Éditeur, 3, r. du 4-Septembre

NOS LIVRES-PRIMES
Ouvrages de propagande
LE CONGRES SOCIALISTE DE BORDEAUX, compte-rendu complet ; brochure de 160 pages, ornée de photographies, avec une préface de G. HUBANET, député de la Seine ; **0** fr. **25** cent. ; franco, **0** fr. **30** cent.
L'ŒUVRE DE MILLERAND (Un Ministre Socialiste), par A. LAVY, un volume de 440 pages ; **2** fr. **25**, dans nos bureaux ; 2 fr. 50 franco contre mandat ou timbres.
LE SOCIALISME REFORMISTE, par A. MILLERAND, une brochure de 121 pages ; **0** fr. **50** cent. franco.
LE SOCIALISME : Histoire complète, résumé des doctrines, biographies des militants, statistiques, nombreuses illustrations ; publié sous la direction de M. BUISSON, député de la Seine. — Un volume, **0** fr. **75** cent ; franco, **1** franc.
BIOGRAPHIE POLITIQUE DU XIXe SIECLE : Biographie complète des hommes politiques de tous les pays, nombreux portraits. — Deux volumes, **1** fr. **50** ; franco, **2** francs.
En vente dans nos bureaux et chez nos dépositaires

FUSILS ANGLAIS
des premières marques
PURDEY & SONS, HOLLAND & AHHOLD
L. VV. W. GREENER, etc., etc.
A. GUINARD
SEUL AGENT
8, Avenue de l'Opéra, 8, PARIS
Demander le Catalogue Instructif
Spécialité de Cartouches anglaises
POUDRE SANS FUMEE : Les Meilleures comme GROUPEMENT, PENETRATION, PORTEE.
Catalogue contre 30 centimes en timbres-poste.

Coaltar Saponiné Lebeuf
DESINFECTANT ANTIASMATIQUE
cicatrisant les plaies
Admis dans les hôpitaux de Paris et de la marine militaire française, preuve irrécusable de ses qualités.
Très efficace contre les plaies, cancers, gangrène, angines, etc., etc.

VENTE DIRECTE
du Vigneron au Consommateur
VINS supérieurs garantis purs fût compris. Échantillons gratis sur demande. Urbain ESCRIBE, propriét. 50 fr. la pièce Béziers.

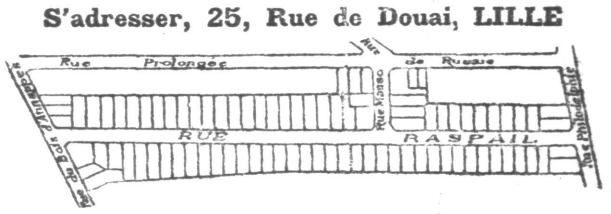
Se méfier des imitations
Suprême Pernot
le meilleur des desserts fins

MALADES qui digérez mal l'huile de foie de morue et les émulsions, essayez la CRÈME NORWÉGIENNE du Dr Michel Hansen. Sa saveur est exquise, sa digestion admirable ; elle ne cause jamais de renvois ; elle contient trois fois plus d'huile, coûte trois fois moins cher que tous les produits similaires. L'extrême pureté de l'huile, les hypophosphites et les glycérophosphates qui la composent la rendent souveraine contre le rachitisme, le lymphatisme, l'anémie, les maladies de la peau et de la poitrine (toux, bronchite, phtisie, etc.). Son prix modique : 5 fr. la bouteille laitière d'un litre et 3 fr. celle d'un demi-litre, est accessible à tous. —

LIEBIG
LIEBIG
LIEBIG
LIEBIG
Véritable Extrait de Viande
LIEBIG
INDISPENSABLE dans toute bonne cuisine, pour préparer et améliorer potages, sauces, légumes, ragoûts, etc.
SE VEND CHEZ LES ÉPICIERS ET MARCHANDS DE COMESTIBLES

Société Coopérative
L'AVENIR
ANONYME, A CAPITAL VARIABLE
3-5-7, rue Vallon, Roubaix
La Boulangerie Coopérative L'AVENIR est celle qui fabrique le meilleur pain et assure à ses adhérents les plus gros bénéfices.
L'AVENIR a distribué, pour l'exercice 1904, 30 pour cent ou
15 CENTIMES PAR PAIN
tout en vendant 50 centimes ses excellents pains de gruau et ses non moins bons pains bis ou pains de ménage. — Pour jouir de ces avantages, il suffit de prendre du pain ou d'adresser à la Direction ses nom et adresse. L'inscription est gratuite.
Les adhérents sont servis chaque jour à Roubaix, Tourcoing, Mouvaux, Wattrelos et Croix.
A. 505.

GRANDE FABRIQUE D'APPAREILS SANITAIRES
LOUIS BERNARD
PARIS — 82, Rue d'Hauteville, 82 — PARIS
BAIGNOIRE ZINC 1m60×0m72 Peinte extérieurement CHAUFFE-BAIN AU BOIS OU AU CHARBON
LE TOUT : 295 fr.
BAIGNOIRE ZINC 1m60×0m72 Peinte extérieurement CHAUFFE-BAIN EN CUIVRE AU GAZ
LE TOUT : 350 fr.
En plus pour Baignoire fonte émaillée incraquelable : 100 fr.
Toutes mes Salles de Bains peuvent s'installer dans un espace de 1m90×0m30
FRANCO de Port et d'Emballage
→ GARANTIE TROIS ANS ←
Mes appareils sont livrés prêts à être posés, réglés et garantis, dans un emballage confortable
TÉLÉPHONE N° 269-59

TERRAINS A VENDRE
Rue Raspail et Rue Manso, FIVES-LILLE
Terrains à vendre pour Habitations économiques dans rues classées dans le réseau des voies municipales. Rues pavées possédant Aqueduc et canalisation d'eau. *Construction de Maisons et vente de terrains avec facilité de paiement.*
S'adresser, 25, Rue de Douai, LILLE


FEUILLETON DU 9 JANVIER — N° 145

LA BAILLONNÉE

par Pierre DECOURCELLE

QUATRIEME PARTIE

LA BELLE HERITIERE

XIV

Entre Frère et Sœur

Pour elle la félicité ne viendrait jamais complète, jamais absolue...

Pendant quelques minutes, elle avait vécu dans une extase.

Le songe était fini...

Maintenant, c'était le réveil...

Elle bégaya :

— Non, Christian, cela ne se peut pas... Cela ne se peut pas...

Il la contempla avec une angoisse indicible.

— Mère, ce que tu dis n'est pas vrai. Ce n'est pas possible que tu me renvoies, que tu ne me gardes pas auprès de toi. Ce serait affreux.

Il ajouta avec une ardeur subite :

— Je ne serai pas une charge pour toi, va, ni pour personne. Je travaillerai, tu verras.. Et j'aurai du courage, puisque ce sera pour ton bonheur !... Rien ne me rebutera. Quand on a de la bonne volonté et qu'on travaille pour le but que j'aurai désormais dans la vie, ce ne doit pas être difficile d'arriver à un résultat.

Elle eut un vague sourire.

Pauvre enfant !... Comme on voyait bien qu'il ne savait pas ce qu'était cette vie dont il ne soupçonnait pas les abîmes.

Elle parut se faire violence à elle-même et murmura :

— Christian, je t'en supplie, écoute. Jamais le comte de Revel ne te pardonnerait. La haine qu'il me porte, il l'étendrait jusqu'à toi... Il te maudirait, et pour lui tu ne serais plus qu'un étranger. Sa maison te serait fermée. La fortune qui devait revenir à ton père doit te revenir à toi. Il te déshériterait ; et le sacrifice de toute ma vie, les souffrances que j'ai endurées pour que plus tard vous fussiez heureux, le calvaire qu'il m'a fallu gravir, tout cela aurait été inutile...Je ne le veux pas !...

— Mère !... Je t'en conjure !

— Christian, c'est une prière éperdue, la première que je t'adresse. Tu ne peux pas la repousser ; tu ne peux pas me causer une telle peine. Tu viendras tous les jours, c'est moi qui te le demande, car je ne pourrais plus vivre sans te voir. Mais il ne faut pas que le comte de Revel le sache... Nous ne serons réunis, notre bonheur ne pourra être complet que le jour où son âme aura pitié...

Elle songeait avec amertume :

— Autant dire jamais.

Il voulait protester...

C'était impossible, ce qu'elle exigeait.

Maintenant qu'il avait retrouvé celle vers qui ses bras se tendaient désespérément, il ne pouvait pas s'éloigner d'elle.

Mais elle avait relevé le jeune homme, attirant sa tête contre son sein, où son cœur battait désordonnément.

A son tour elle embrassait ses yeux, les boucles dorées de ses cheveux, à son tour elle avait des gestes câlins comme lorsqu'il était petit, et elle le suppliait d'être raisonnable, de montrer du courage, l'effroyable courage que toujours elle avait eu.

Une plainte sortait de ses lèvres. Il l'écoutait, les paupières closes, n'osant plus se révolter.

Les minutes passaient...

A présent, elle lui racontait dans tous ses détails l'épouvantable drame d'autrefois, l'opposition du comte à son mariage avec Jean de Revel ; la haine de l'aïeul devenue inexorable le jour où Henri Meyret avait été condamné pour un vol qu'il n'avait point commis, la mort horrible de ce dernier peu de temps après celle de Jean, Raymond orphelin qu'au chevet d'agonie du malheureux elle avait juré d'élever comme s'il avait été son enfant.

Elle redit la manière odieuse dont le comte les avait arrachés, Isabelle et Christian, de ses bras et, sept mois après le décès de Jean de Revel, la naissance de Germaine, de la fillette que le ciel lui avait envoyée comme pour compenser la perte de ses deux autres chéris.

Christian avait porté la main à sa poitrine.

Germaine, sa sœur !...

Maintenant, il comprenait ce sentiment inexplicable, cette affection singulière, ce trouble qu'il avait ressenti en face de la jeune fille.

— Ah ! balbutia-t-il, comme je vais vous aimer toutes deux !...

A cette seconde, un pas se fit entendre sur le palier.

Une main poussa la porte que l'un et l'autre avaient oublié de refermer.

Quelqu'un parut.

Raymond !...

Raymond qui, entendant les dernières paroles échangées entre la mère et le fils, en voyant Pauline tenant celui-ci serré contre elle avec des yeux irradiés de bonheur, restait debout, immobile, comme cloué au sol.

Mais déjà Christian, échappant à l'étreinte de sa mère, se précipitait vers lui et lui tendait ses bras.

— Raymond !... mon frère...

Tandis qu'ils s'embrassaient, le cœur brisé d'émotion, le jeune homme balbutia :

— Je l'ai donc retrouvée cette mère qui est aussi la tienne, Raymond... Tu ne seras pas jaloux si je la chéris autant que toi !...

Le fils d'Henri Mégret ne répondit pas.

Il restait comme pétrifié, l'âme pleine d'un soulagement infini devant ce bonheur inespéré qui venait à la sainte femme, pour qui toute espérance avait si longtemps semblé morte.

Mais il porta un doigt à ses lèvres.

Dans l'escalier un craquement léger, un frou-frou de robe se faisaient entendre à leur tour.

Un nom leur vint aux lèvres, qu'ils n'eurent même pas le temps de prononcer.

Germaine !...

La jeune fille revenait de ses innombrables excursions à travers les magasins d'ameublement : elle montait les étages, ignorante de la foudroyante révélation qui l'attendait.

Qu'allait-elle dire lorsqu'elle apprendrait que Christian, qu'Isabelle, cette jeune fille si admirée par elle, étaient l'un son frère, l'autre sa sœur...

Que ce nom de Rainville qu'elle croyait être le sien était faux, qu'elle s'appelait Germaine de Revel.

L'heure était enfin venue où il fallait que l'enfant fut éclairée. Il n'était plus au pouvoir de Pauline de la reculer.

Lorsque svelte, dans son élégante toilette, une fine voilette sur son joli visage de Parisienne, légèrement essoufflée par l'ascension, Germaine pénétra dans la pièce, elle ne put réprimer un mouvement de surprise, peut-être de légère contrariété en apercevant Christian, qui, debout près de Raymond, s'entretenait avec celui-ci à voix basse.

Tout de suite, en voyant le jeune homme, elle avait été amenée à évoquer le souvenir de l'ami, que souvent elle avait vu auprès de lui, de Jacques de Burea.

Mais déjà cette impression pénible s'était dissipée ; Germaine allait s'avancer vers le jeune homme dont elle se rappelait l'affection cordiale pour Raymond.

Elle n'en eut pas le temps...

Pauline se précipita vers elle, frémissante, étrange, comme jamais encore elle ne l'avait vue.

La jeune fille se sentit entraînée vers une pièce voisine.

Elle se laisseit faire, ne comprenant pas, ne percevant que la voix de sa mère, une voix singulière, changée, qu'il lui semblait entendre pour la première fois.

Lorsque, un quart d'heure plus tard, Pauline et sa fille rentrèrent dans la chambre où les deux jeunes gens attendaient, toutes deux étaient très pâles, très émues, surtout Germaine, pour qui un voile jusqu'alors insoupçonné venait tout à coup de se déchirer.

Que de choses extraordinaires, terribles même, elle venait d'apprendre.

Elle alla droit à Christian et se jetant dans ses bras, des larmes inondant ses yeux, elle ne prononça qu'un mot :

— Mon frère !

Mais dans ce mot elle avait mis tout son cœur.

Raymond avait reculé de quelques pas. Il se tenait seul à peu de distance, le visage très pâle, lui aussi, avec une expression de tristesse dans le regard.

Maintenant que Pauline retrouvait un fils, Germaine un frère, parmi eux il devenait presque un étranger. Il n'occuperait plus dans leur tendresse qu'une place secondaire, presque effacée...

C'était la vie !

N'importe, il les aimerait toujours, la sainte femme qui lui avait servi de mère, et la douce jeune fille qu'il avait chérie comme une sœur ; et si elles voulaient tout de même, lui conserver un petit coin dans leur cœur, malgré tout, il serait heureux.

Mais Germaine s'était arrachée des bras de Christian qui l'avait étreinte avec tout ce qu'il avait de force ; et comme si elle devinait les réflexions douloureuses qui passaient par l'esprit de Raymond, elle s'avançait vers lui, souriante, divine, une flamme de tendresse profonde dans les prunelles.

Et prenant dans ses deux mains cette tête mâle, énergique, elle mettait sur son front un long, un ardent baiser.

— Mon Raymond, je n'ai pas besoin de te dire combien je t'aime. J'avais un frère.... Le ciel m'en rend un aujourd'hui... Il y a assez de place dans mon cœur pour vous deux.

— Chère petite Germaine... balbutia-t-il.

Ils étaient tous trois l'un près de l'autre, le cœur battant d'une même pensée d'amour.

A quelques pas, muette, Pauline les contemplait avec ferveur.

Quelqu'un seul manquait à cette réunion... Isabelle.

Viendrait-elle jamais ?...

Sa fierté hautaine, son orgueil intraitable étoufferaient-ils tout autre sentiment dans son cœur ?...

Un soupir monta aux lèvres de madame de Revel.

Christian qui s'était approché d'elle, et qui l'enlassait tendrement, comprenant vers qui allait ce soupir, murmura doucement :

— Mère, espère !... Elle viendra, je te le promets !... Je te le jure.

Il ajouta :

(A suivre.)

BAPTÊME DELESPAUL-HAVEZ
Universellement le meilleur
DRAGÉES — CHOCOLATS
LILLE, 98, rue Nationale, LILLE
V. D. 52.